

Profession : Menuisier Ebéniste

L'amour du bois : une histoire de famille

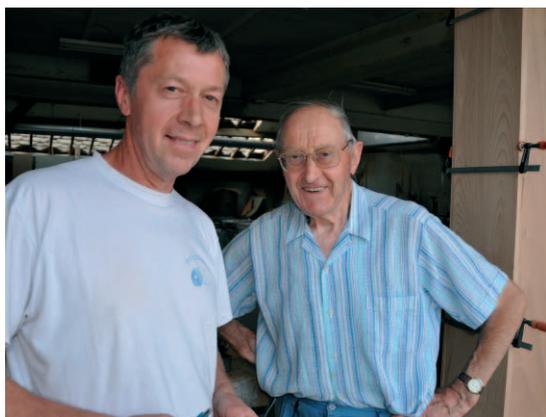
Il est l'un des rares à exercer son métier dans la plus pure des traditions. Gilles Chaillou est menuisier ébéniste. Il a repris les rênes de l'entreprise familiale en 1991, après le départ en retraite de son père. Cette année, la famille Chaillou fêtera les cent ans de l'entreprise, car c'est le grand-père de Gilles, Léon, qui créa son activité de charron entre ces murs. De 1911 à 1953, il a fabriqué les charriots pour les moutons, réparé les roues en bois... Quand son fils,

André, a repris l'affaire, il s'est spécialisé dans la menuiserie, puis a passé le flambeau à Gilles, qui perpétue avec bonheur la tradition familiale.

En plein cœur du petit village de Bullainville, à quelques encablures de Bonneval, il s'agit de l'unique activité artisanale du bourg. Les portes de l'atelier sont toujours ouvertes. Et le rythme y est dense. C'est l'antre du menuisier, telle qu'on l'imagine. La sciure vole dans l'atmosphère, les odeurs de bois emplissent l'espace... La lumière se reflétant sur les planches, baigne l'atelier d'une ambiance chaleureuse.

Quatre ans à l'école Boule

Le maître des lieux est un ancien élève de l'école Boule. Son parcours professionnel est atypique. « J'ai commencé à raboter les morceaux de bois à l'âge de 13 ans, avec mon père ». Pourtant, à l'époque, il n'est pas question pour lui de prendre la suite. « J'étais dans un collège d'enseignement technique à Lucé, J'ai passé un CAP de menuisier, puis un CAP d'ébéniste. Je voulais aller à Biarritz pour entrer dans une



école d'ébénisterie, mais je me suis laissé entraîné par des copains qui passaient le concours de l'école Boule. C'était plutôt pour suivre le mouvement... ». Contre toute attente, Gilles Chaillou obtient la septième place (sur 70).

Il occupera les bancs de cette prestigieuse école pendant 4 ans. Il y obtiendra un CAP de dessinateur en ébénisterie et un brevet de technicien en agencement. Après l'armée, il intègre un bureau d'études à Paris, et décroche, en parallèle, son diplôme de métreur. « Pendant onze ans, j'ai travaillé aux quatre coins de la France, toujours habillé en costume cravate... ».

En 1990, la lassitude s'installe. A la fin de l'année, son père prend sa retraite. Gilles Chaillou engage alors un virage professionnel : il deviendra menuisier de campagne. « Je pense que j'avais une certaine nostalgie du métier... ». Il reprend la clientèle de son père et se crée, au fil des ans, une notoriété qui dépasse aujourd'hui les frontières du dé-



partement. « J'ai de nombreux clients à Chartres, mais aussi à Paris. Ayant toujours privilégié la qualité du travail, le bouche à oreille a fait son œuvre. Malgré ce qu'on peut penser, il existe toujours une place pour les bons artisans. De nombreuses personnes sont encore attachées aux beaux meubles. Et seul un menuisier peut proposer du sur-mesure. Ce métier a de l'avenir ».



Laisser une trace

Gilles Chaillou se souvient de l'un de ses tout premiers ouvrages, l'un de ceux dont il reste le plus fier. « Il y a 17 ans, on m'a demandé de refaire la Poterne de l'Abbaye de Nottonville. Ces 860 kg de boiserie et de ferronnerie d'art traverseront encore les siècles, après moi. Et c'est ce qui me touche. Je sais qu'il restera une trace de mon passage. Le métier d'artisan nous offre cette satisfaction ». Tout comme les bibliothèques et les escaliers qu'il crée, et par lesquels il laisse son empreinte, ou cette véranda en trigonométrie, un bijou de technicité.

Il y a aussi parfois des commandes « particulières », comme celle sur laquelle il travaille actuellement : des meubles, des portes et des escaliers gothiques. « Une Américaine, qui vit dans l'une des plus vieilles maisons de Chartres, une ancienne chapelle gothique datant de 1080, a fait appel à moi pour ces réalisations ». Crayon en main, il prépare son ouvrage avec enthousiasme. « De nombreux menuisiers auraient refusé ce travail car il est très difficile ».

Gardien de la tradition

Les journées de Gilles sont rythmées par les visites de son père, André, qui, à 84 ans, ne peut s'empêcher de passer toutes les heures à l'atelier, pour observer le travail de son fils. L'occasion pour lui de revoir tourner la veille scie à ruban de 1921. « A l'époque, mon propre père l'avait faite venir de la gare de Bonneval, tirée par des chevaux. Elle pèse plusieurs tonnes ! ». Et de constater que très peu de choses ont changé depuis l'arrivée de Gilles, qui, par les mêmes gestes, met un point d'honneur à conserver la tradition du métier.

ldest